IV

## SENSATIONS D'OXFORD

A un ami.

I

Te rappelles-tu, cher compagnon de tant de jours et de si anciens déjà, te rappelles-tu nos promenades à travers le jardin du Luxembourg, il y a dix ans? Heureuse époque où, sous le prétexte de préparer nos examens, nous causions littérature, parmi les marbres dans lesquels revit le souvenir des princesses mortes depuis des siècles! Les statues étaient des œuvres d'une sculpture plutôt médiocre, mais les noms des reines, inscrits sur le socle, nous faisaient rêver - indéfiniment. Il flottait pour nous, en ces années-là, dans l'air des après-midi de printemps et d'automne, l'espérance d'une vie si noble et si pure! Nos grands bonheurs d'alors étaient des impressions d'art; nos grandes tristesses, des incertitudes sur les vérités de la métaphysique et de la religion. Des étudiants pareils à nous et à la même ferveur d'Idéal, en fut-il beaucoup, en est-il encore dans ce vieux Ouartier Latin où enseigna Jouffroy, où travailla Balzac? Certainement oui, et c'est à eux, aux frères inconnus du mystique cénacle des esprits. que je dédierais ces notes de voyage sur la vénérable université anglaise et ses étudiants, si elles ne t'appartenaient de droit, mon ami, à toi qui me représentes ma jeunesse dans ce qu'elle eut de plus sincère et de plus charmant, mes années d'apprentissage dans ce qu'elles eurent de plus délicat et de plus sérieux... Mais pourquoi te dire ce que tu sais si bien? Paris est loin, et Boulogne, et Folkestone, et Londres. Je suis assis à la table de travail de mon petit salon, dans mon appartement d'Oxford. Par la fenêtre en saillie, j'aperçois un ciel du soir bleuâtre et doux. J'entends un oiseau qui crie, de loin en loin le bruit sec d'un marteau qui frappe sur la porte d'un des cottages de la rue, et je commence de t'écrire ces notes...

1

Paris est loin... mais ne le connais-tu pas comme moi, et ne l'as-tu pas savouré dans sa réconfortante amertume, ce plaisir de quitter un matin toute sa vie habituelle, corvées et amusements, affections et haines; — ce plaisir de monter dans le train qui

part, de s'accouder sur le bastingage du paquebot qui fend l'eau verte, et de n'avoir plus à côté de soi que sa pensée; - ce plaisir d'abandonner la femme qu'on aime, et ses coquetteries et ses sourires qui font si mal; - ce plaisir encore de se laisser aller à être tendre pour elle, à distance; car cette tendresse-là, du moins, n'aboutira pas à quelque cruelle déception? Ah! cette ivresse de la liberté, à demi-farouche, nostalgique à demi, comme je la goûtais à plein cœur dans ces premières journées de mon arrivée à Oxford! Ce fut aussitôt une de ces jolies semaines du mois de mai anglais, avec des caresses d'une lumière un peu voilée, comme il en faut sur les constructions d'une architecture gothique pour qu'elles aient vraiment leur grâce. Un rien de brume transparente flotte emprisonné dans les découpures des clochetons, autour des meneaux des fenêtres en ogive et dans la dentelure des créneaux. Les vieilles pierres que les longs et froids hivers du nord ont comme revêtues d'un manteau d'humidité noire, semblent s'éveiller dans le frisson de cette lumière immortellement jeune, et c'est un contraste d'une poésie délicieuse lorsque cet éveil du nouveau printemps s'accomplit dans une ville du moyen âge demeurée aussi infacte que l'antique Oxford. Depuis Venise, aucun paysage de cité n'a enlevé mon imagination de promeneur à une telle distance de notre époque. Ce ne sont, une fois les faubourgs franchis, qu'édifices anciens, coupoles et tours, beffrois et clochers, se profilant sur les quatre coins de l'horizon. Certaines rues

glissent tout entières entre de hautes murailles de couvents, et par l'ouverture des portails garnis de colonnettes, d'espace en espace, un profond jardin s'aperçoit, une verte pelouse, des arbres gigantesques, des fleurs sur le rebord des croisées. Même les maisons modernes qui se pressent autour des collèges anciens et des églises, ces maisons anglaises qui se ressemblent d'une extrémité à l'autre de la grande île, avec leurs carreaux en guillotine et le renflement de leurs fenêtres, ont pris ici un je ne sais quel air pittoresque et vieilli qui s'harmonise avec la physionomie du reste de la ville. De loin en loin, au milieu de la rue et dans l'ombre d'une chapelle, un cimetière s'étend, si intime, si paisiblement funèbre et coquet, j'allais dire si heureux? Au-dessus des larges dalles, les cytises balancent les pluies d'or de leurs fleurs, les lilas frémissent avec leurs branches chargées de grappes violettes. Des pâquerettes étoilent l'épais gazon. Si les morts qui sommeillent dans cet enclos de silence et de fraîcheur remontaient au jour, et s'ils se mêlaient à la foule de passants qui vont et qui viennent autour de la grille, certes, ils ne trouveraient guère de changements dans la figure des dix-neufs collèges. La tour divine de Magdalen, au sommet de laquelle c'est la coutume de saluer par un cantique l'aube blanchissante du premier matin de mai, se dresse toujours, au bord de la rivière. Le nez de bronze doré n'a pas été arraché de la porte de Brasenose. La grande cloche familièrement surnommée Tom, continue de sonner dans le clocher

\*\*

de Christ Church. Le vieil Exeter n'a pas cessé de faire vis-à-vis à Lincoln, et les jardins de Saint-John de remuer au soleil de l'année renaissante les milliers de feuilles de leurs arbres séculaires. Les pauvres morts, ces acquittés de la vie, ces défunts, comme les appelaient si éloquemment les Latins, n'auraient pas à demander leur chemin pour faire un pèlerinage à la place où s'est accomplie leur destinée. Et nous, mon cher ami, combien en avons-nous vu changer de visage parmi ces rues qui servirent de cadre muet aux mélancolies ou aux félicités de notre jeunesse? Que de maisons nouvelles sont là pour nous jurer que nous datons déjà d'hier, nous qui avons si peu vécu!

Dans ces rues d'Oxford, toutes bordées de constructions gothiques, des étudiants passent, reconnaissables à leur âge, puis à leur costume. Les uns vont subir un examen ou bien accomplir quelque devoir officiel. Ceux-là portent le petit manteau d'abbé qui flotte à l'épaule et sur la tête une toque d'un étrange dessin. Imagine un véritable casque d'étoffe noire qui emboîte le crâne, et par-dessus se développe une sorte de plate-forme carrée de la même couleur. D'autres sont de loisir et se rendent au club ou à quelque visite. Ils offrent cet aspect de tenue correcte et traditionnelle qui fait l'envie de tout jeune Parisien de 1883, désireux de s'improviser gentleman. En «complet» de nuance grise, le veston ouvert et moulant les reins, le col droit, la cravate épinglée, le chapeau rond et enfoncé droit sur le front sans qu'une boucle de cheveux

dépasse, les pieds à l'aise dans la bottine lacée à talon plat, ils marchent par grandes enjambées et d'une seule pièce. Ils tiennent d'une main la paire de gants en peau rougeâtre, de l'autre la canne qu'ils portent par le milieu et à une certaine distance du corps. Cette parfaite et impeccable rigueur est rendue plus sensible par la négligence de ceux qui reviennent d'une partie de paume ou de canotage. Ces derniers ont endossé la veste de flanelle ou blanche ou bleue, et sur leur poitrine sont brodées les armes de leur collège. En pantalons de flanelle aussi, le chef coiffé d'une casquette souple, les bras chargés de raquettes, ils fument la courte pipe en racine de bruyère, et c'est le seul détail qui atteste que voilà le Quartier Latin de l'Angleterre... Te rappelles-tu les prodigieuses hérésies de costume que se permettaient nos camarades des alentours du Panthéon? Mais ce Paris où nous avons eu nos vingt ans, avec sa rivière toujours bleue, avec son ciel tiède, avec la gaieté de ses rues, avec le nonchaloir de ses flâneurs, n'est-ce pas le Midi déjà, par rapport à la brumeuse Angleterre, le Midi facile et ensoleillé, le Midi du laisser-aller et de la familiarité, si heureusement installé dans sa bonhomie volontiers galante, et le Nord a-t-il jamais connu de ces jours où le fait d'exister est par lui seul un délice?

ABILL

III

Tu as froncé le sourcil tout à l'heure en rencontrant du regard ce mot : collège. Il est si vilain en français et le cortège d'idées qu'il évoque si complètement détestable! Encore, toi qui fus externe, tu ne les connais que par le dehors, ces odieuses prisons. I'y ai, pour ma part, traîné dans l'ennui dix pleines années de mon enfance et de mon adolescence, — des années dont je ne voudrais pas revivre une minute, pas une seule. Je revois la cour étroite où nous n'avions pas la place de jouer, la salle d'étude où il nous fallait travailler coude contre coude, dans le silence et l'immobilité, le morne dortoir où nous nous réveillions au son du tambour. J'éprouve à nouveau les souffrances de cette vie de caserne et de promiscuité. Mais un collège d'Oxford ne ressemble pas plus aux nôtres qu'un lycéen, pâle et engoncé dans sa vieille tunique, ne ressemble au jeune athlète que je viens de voir passer sur le trottoir d'en face, souple et musclé dans sa vareuse de bateau. Le collège anglais est quelque chose d'assez indéfinissable, qui tient à la fois du riche couvent et du club aristocratique, comme l'étudiant anglais tient à la fois du sportsman, de l'humaniste et du gentilhomme. Te rappelles-tu le singulier poème de Tennyson :

la Princesse, histoire romanesque de la fille d'un roi qui fonde sur la frontière des possessions de son père une université virginale pour elle et ses compagnes préférées? Et sous les yeux de la lectrice anglaise un décor s'évoque d'architectures exquises et de fraîches pelouses, si gracieux et si fleuri de roses que la plus élégante idylle s'y développe comme en son décor naturel. Tennyson n'a eu qu'à copier les lignes d'un des édifices d'Oxford, où il s'en rencontre vingt pareils. Que ce soit Merton college ou Trinity, Worcester ou Wadham, c'est toujours le même lacis d'antiques escaliers de pierre qui tournent dans des tourelles où se brisent à des encoignures. Le long de ces escaliers s'ouvrent les appartements des étudiants. Chaque Oxonien possède deux vastes cellules, quelques-unes ornées d'un plafond en voûte, toutes avec des fenêtres dont les carreaux sont cerclés de lamelles de plomb. Qui ne rêverait ici d'un docteur Faust abîmé dans le gouffre des anxiétés métaphysiques? L'ameublement de ces pièces d'un autre âge est très moderne cependant et parfois luxueux. D'ordinaire, une table carrée, qui tantôt sert pour le lunch et tantôt pour le travail, occupe le milieu de la chambre d'étude. Quelques fauteuils, un divan, des chaises de toutes formes, une bibliothèque et des gravures achèvent de donner à ce séjour une physionomie de garçonnière confortable. La chambre à coucher est plus petite. Un lit de camp et le bassin de zinc obligatoire pour le bain froid du matin en sont les principaux

objets. L'étudiant est le maître chez lui. L'écriteau cloué à la porte et sur lequel est gravé son nom constate une propriété réelle de ce coin de l'énorme ruche. Cela procède tout ensemble du home et du couvent, mais un home soumis à quelques règles strictes, comme de ne jamais découcher, et un couvent où la liberté d'aller et de venir, de rentrer et de sortir, de choisir ses moments de travail et ses

moments de flânerie, est presque absolue.

Un peu avant huit heures, l'étudiant est debout. S'il est très fervent, il assiste d'abord au service dans la chapelle; puis, vers les neuf heures, il se trouve assis devant les nombreux plats du déjeuner dans la salle commune, le hall, - sorte d'immense réfectoire monastique, sur les murs duquel sont appendus les portraits des fondateurs du collège, des illustres élèves ou des donateurs généreux. Certaines de ces toiles, attachées là du vivant ou aussitôt après la mort des personnages dont elles perpétuent le souvenir, datent de plusieurs lustres. La pinte d'argent, où l'étudiant boit la bière et le cidre, est aussi le plus souvent un cadeau fait au collège par un ancien élève. Un ex dono, des armes et le chiffre d'une lointaine année rappellent au possesseur d'aujourd'hui qu'il n'est que le dépositaire d'un bien-être et d'une richesse qui le précédaient et qui lui survivront. Même le plus mince détail contribue ainsi à redoubler l'impression de travail successif et continu qui se dégageait déjà des pierres des murailles. Et quels noms que ceux de ces anciens élèves! Il

traîne cinq ou six siècles de gloires anglaises dans tous les corridors de ces cloîtres laïques. A University college, voici encore les chambres où vécut le poète Shelley; à Worcester, celles où séjourna Thomas de Quincey, le mangeur d'opium et le grand essayiste. Le portier qui conduit le visiteur raconte qu'on abattit, voici quarante ans, un peuplier dont le feuillage bouchait l'horizon de cette fenêtre. A Merton college, qui date de 1264, étudièrent et le docteur subtil, ce Duns Scott qui fut l'adversaire de saint Thomas, et le théologien Jean d'Okkam, le docteur invincible, et le réformateur Jean de Wickliffe. Une des cours de ce collège, toute sombre au milieu des bâtiments qui le cernent, impose aux moins songeurs la vision des temps évanouis, lorsque la querelle des nominalistes et des réalistes bouleversait les écoles d'Europe. A Oriel fut élevé sir Walter Raleigh, ce hérosde tant d'expéditions extraordinaires, qui trouva le loisir, durant sa captivité à la Tour, d'écrire une Histoire du monde in-folio. A Queen's college s'instruisit le mystérieux et terrible prince Noir; à New college, William Pitt; à Christ Church, le duc de Wellington. On montre dans les jardins de Magdalen l'allée où se promenait Addison; là il composait d'ingénieux vers latins sur la paix de Ryswick ou sur les marionnettes. A Pembroke se rattache le nom du célèbre docteur Samuel Johnson, cet acharné tory, qui disait de Rousseau : « Je voudrais le voir déporté et travaillant dansles plantations.» Ailleurs passèrent et le philosophe Hobbes, le théoricien du despotisme, et le doyen Swift, l'amer et douloureux insulteur de l'espérance humaine. — Toute l'Angleterre ancienne est représentée, vivante encore, et se reflétant sur l'Angleterre moderne et contemporaine. Depuis Rome, aucun peuple n'a, plus que celui-ci, pratiqué l'art difficile de durer...

Mais l'étudiant a déjeuné. Il travaille jusqu'aux environs d'une heure de l'après-midi. Un lunch hâtif alors, qui se compose d'un peu de viande froide et de marmelade; puis en route pour la rivière, à moins que ce ne soit le tour du lawn-tennis ou du cricket. Vers cinq heures, les exercices du sport sont finis, et l'étudiant passe au club, où il lit les journaux. Il erre dans le High Street et le Corn Street, - prononce le High et le Corn, ou bien il assiste au service du soir dans une des chapelles, et s'il choisit celle de New College et de Magdalen, où sont des écoles de choristes, il entend sous les voûtes anciennes des voix, délicieuses de fraîcheur, chanter quelques phrases de Schumann ou de Mendelssohn. Sept heures arrivent. C'est le moment de revêtir à nouveau la toge flottante et de reprendre le chemin du hall pour y dîner sous la présidence des dignitaires du collège, - les fellows, ou les dons, ainsi que les appelle la langue d'Oxford, - qui prennent leur repas sur une estrade, à l'extrémité de la vaste salle. Le diner fini, l'étudiant passe cinq fois sur six sa soirée à quelque vin, c'est-à-dire que ses amis et lui se réunissent dans la chambre de l'un d'entre eux pour boire du porto, du sherry, fumer des pipes et des cigares, chanter au piano ou jouer aux cartes... Ce n'est point, comme tu vois, une retraite de pénitence qu'un collège anglais. La grande affaire paraît être de préserver de la fréquentation des filles une élite de jeunes gens choisis dans la classe riche. Avec leur apparente indépendance, ces étudiants d'Oxford se trouvent tenus de la manière la plus étroite sur le chapitre essentiel du plaisir le plus vif à leur âge. Ils se croient libres. Ils le sont en effet de ramer et de monter à cheval, de boxer et de vider des flacons de vin d'Espagne; mais, pour le reste, non. Et c'est de ce reste-là que nos étudiants s'inquiètent d'abord. Le malin génie de la nature, comme disent les pessimistes, qui fait flotter un coin de jupe dans les cerveaux de vingt-deux ans, s'applique bien à ne pas perdre ses droits. Il arrive parfois, m'a-t-on raconté, que le train d'Oxford amène à la petite ville d'Abingdon, laquelle n'est pas trop loin, un jeune homme et une jeune femme, qui descendent à l'hôtel pour y prendre le thé dans une salle particulière, et le jeune homme est un des vertueux étudiants de quelque docte collège, et la jeune femme une grisette de la vertueuse ville d'université. Mais l'après-midi est court, le déplacement incommode, la créature intéressée et d'une élégance douteuse. Il faut être rentré avant minuit, - et c'est autant de pris sur ce démon de l'amour, à qui tous les déguisements sont bons pour nous boire un peu de notre force et de notre pensée, - oui, tous et les

plus délicats comme les plus grossiers, depuis le charmant visage, la taille ronde, le joli tour d'esprit et les bas de soie à jour d'une Parisienne jusqu'aux fraîches couleurs, aux formes masculines et aux yeux inexpressifs d'une fille anglaise. Le premier de ces déguisements est plus dangereux que le second.

## IV

Quels endroits cependant pour y, mener une femme au beau sourire et s'asseoir à ses pieds, que ces verts et immenses jardins des collèges, - lesquels ne servent guère qu'à des parties de lawn-tennis ou à de solitaires lectures de volumes grecs ou latins!... Elle sourirait, cette femme aux yeux fins, - et ce serait une sensation à la fois mélancolique et charmante que de voir cette gracieuse créature se détacher sur un fond de vieille architecture gothique, - aimable symbole de la Vie immortellement jeune et renouvelée, parmi les symboles vénérables des années à jamais passées... — Elle sourirait, cette enfant coquette, et ce sourire serait une ironie suprême à l'adresse des docteurs des autres temps qui ont blanchi sur les in-folio dans le silence de ces couvents de travail. Car ces savants, avec leurs veilles studieuses, n'en ont pas plus appris sur la duperie de la nature et l'universelle vanité que n'en

apprend en quelques minutes celui qui aime cette femme au joli visage, et qui l'écoute, dans le mystère du soir, murmurer des phrases aussi dépourvues d'âme que son visage est délicat, aussi vaines et vides que ses yeux sont profonds, aussi frivoles que son sourire est tendre... Combien de fois ai-je ainsi évoqué une adorable image, à l'heure mourante du jour, dans les jardins de New college, d'abord, que je visitai avant tous les autres? Ce sont aussi ceux dont l'aspect est plus ancien. Comme les membres du collège s'étaient chargés de maintenir en état la partie des remparts de la ville sur laquelle donnait leur terrain, la ligne des créneaux est restée debout à cette place, et sa dentelure ferme l'horizon. Du lierre frissonne autour de ces pierres contre lesquelles les balles et les boulets pleuvaient durant les guerres civiles. Des chênes gigantesques, des ormes, des pins poussent le long des minces allées et en plein milieu de l'épais gazon passé au rouleau. Cela est tout ensemble frais et recueilli, doux au regard et vénérable. Il erre sous ces arbres comme une âme invisible de tant de choses mortes qui ne s'en sont point allées tout à fait! N'aurait-ce pas été un paradoxe délicieux et moqueur que de prolonger une conversation sentimentale dans ce paysage de jadis? Des sonneries de cloches courent dans l'air Ouel délice d'être à deux dans cette solitude fleurie, et d'entendre une bouche aux lèvres menues parler des amants d'une amie intime, vanter un nouveau roman d'une littérature suffisamment édul-

189

corée ou pimentée et raconter les bonnes fortunes de quelque jeune élégant chez lequel les femmes reconnaissent avec extase leur propre esprit!... A moins toutefois que la compagne de cette promenade parmi les jardins du vieux collège ne fût du petit nombre de celles qui consentent à se taire et à se laisser regarder.

Oh! Une femme qui ne parlerait pas et qui se contenterait d'incarner dans sa personne l'impérissable, la divine Beauté, une femme qui ne parlerait pas, mais qui aimerait, et dont les yeux seraient baignés de tendresse et d'ignorance, comme des yeux de gazelle avec une expression humaine, celle-là, l'incomparable, comme on serait à l'aise pour l'aimer, soit dans ces jardins de New college, soit encore dans ceux de Magdalen! Légère comme une apparition, elle glisserait sous les arceaux du cloître dont les colonnettes entourent un gazon paré de fleurettes d'or. Les oiseaux posés sur l'herbe chanteraient à son passage. Les monstres sculptés sur les gargouilles la suivraient de leurs yeux de pierre. Les biches apprivoisées du parc frôleraient sa main de leur pelage fauve. Le long de la promenade d'Addison, les arbres centenaires éventeraient son front avec les feuilles de leurs branches. Les pervenches bleues s'ouvriraient dans le buisson. Nul autre bruit que celui de la fuite d'un mulot en train de traverser l'allée. Le petit filet d'eau qui cerne le parc coulerait si doucement! Le soleil bas éclairerait d'une lumière blonde le tronc des vieux ormes, et la ligne

de son corps, à elle, la chère silencieuse. Il v a des heures et des coins du monde où il est si facile de croire au bonheur, - si facile et si dangereux. Malgré toutes les expériences et les résolutions, qu'une brise de printemps passe dans un feuillage et la philosophie tombe par terre, cassée en mille morceaux comme une tasse qu'un enfant laisse choir. Je crois bien avoir traduit cette idée plus poétiquement, un jour que je m'étais attardé, comme de coutume, à songer dans le jardin de Worcester, où ce n'étaient, autour de la pièce d'eau, que lilas et cytises, marronniers et arbres de mai tout en fleurs. Comme le jardin est voisin de la gare, le sifflet d'un train en partance arrivait par intervalles, attestant, hors du calme asile, la continuité du déchaînement de l'implacable vie, et que l'ombre des fellows de l'autre siècle me pardonne! - je m'en allai avec ces vers qui me chantaient dans la tête :

O mon Rêve, ô plaintif rossignol qui te poses Pour chanter ta chanson par ce beau soir d'été Sur un arbre de Mai tout fleuri de fleurs roses, Tais-toi, perfide oiseau que j'ai trop écouté.

Je les connais trop bien, ces soirs d'un charme tendre, Où les feuillages verts frissonnent dans l'air bleu, Ces soirs comme j'en ai trop passés à t'entendre Me chanter la chanson de l'amour sans adieu.

J'ai trop mêlé mon âme à l'âme parfumée De fleurs qui se mouraient par ces soirs d'autrefois, Trop contemplé les yeux d'une idéale Aimée Qui s'évoquaient, mon Rêve, à l'appel de ta voix.

Tais-toi, doux rossignol du mois des primevères; Laisse l'arbre de Mai fleurir sans t'y poser,

aménagées à l'intérieur, les étudiants qui doivent prendre part à une course peuvent se préparer, et sur la terrasse la foule des spectateurs trouver place pendant ces mêmes courses. Tout à l'entour sont amarrées des embarcations de formes différentes, depuis la frêle pirogue qu'un homme manœuvre seul à la pagaie, jusqu'au canot de huit rameurs, sans parler des yoles à voiles réservées pour les jours de brise. Lestes et robustes dans leur veste de flanelle blanche ou dans le maillot qui moule leurs muscles, les jeunes gens détachent quelqu'une de ces embarcations. Chacun porte sur soi les armes de son collège. Voici les trois cerfs de Jésus, l'aigle de Christ Church, la main ouverte de Worcester. Il en est qui, avant de saisir l'aviron, se jettent à l'eau, afin sans doute de suffire ensuite à une course plus longue sans être incommodés de la chaleur. Et c'est un spectacle charmant que celui de cette rivière par un joli après-midi de printemps. Elle roule, pleine et sombre, au ras des larges prairies jaunes de boutons d'or. Oxford, sur la rive gauche, dentelle de ses constructions gothiques le ciel bleuâtre et toujours un peu voilé de brumes. Le beffroi de Magdalen, le clocher de Christ Church, la coupole de la bibliothèque Radcliffe, dominent les autres édifices, et le cercle des montagnes qui entourent la ville verdoie doucement. C'est sur la rivière une allée et venue ininterrompue des barques légères. La toile des yoles se gonfle avec mollesse, les palettes des pagaies font voler alertement les minces

pirogues. Les huit rames des grands canots s'élèvent et s'abaissent avec une régularité comme automatique. Parfois, à l'arrière, une femme, vêtue de blanc, est assise et tient la barre. Mon compagnon me montre sur la droite un nouveau ponton qui sert de villa d'été à un Anglais excentrique et à sa famille; et sur toute cette vie du fleuve une clarté se pose, jeune et fraîche, qui donne à l'eau comme la gaieté humaine d'un sourire.

Elle roule ainsi, cette familière et allègre Tamise, jusqu'à l'église d'Iffley, antique chapelle normande qui se dresse sur une hauteur, entre un cimetière fleuri de roses et un presbytère qu'achève un jardinet, - solitaire et pieux asile d'où il semble que la vie doive apparaître, lumineuse, intime et reposée, comme ce paysage!... Mais si charmante que soit cette Tamise par laquelle se prolongent l'Isis et le Cherwell réunis, le Cherwell lui-même, ce plus petit des deux bras du fleuve, m'a paru plus charmant encore. Il serpente, très mince et à peine profond, le long des prairies de Christ Church, après avoir contourné le parc de Magdalen. Les pâles feuillages des saules s'agitent au-dessus de son eau sinueuse et dormante. Il n'y a plus ici ni grandes yoles, ni barques de courses, mais seulement les toutes grêles embarcations chargées de deux amis ou d'un seul rameur. De distance en distance, et dans les endroits où les branches des arbres de la rive retombent et forment un berceau naturel, une de ces embarcations est attachée. Immobile à demi et couché au fond,

V

Je sais, mon ami, qu'entre les goûts qui nous sont communs il faut ranger ce plaisir étrange de la diffusion de notre «moi» à travers les choses, plaisir si particulier que la langue française n'a pas de terme unique pour le résumer et le définir. Tu aimes, comme moi, à te laisser envahir par la vie qui s'exhale d'un coin de paysage jusqu'à perdre pendant quelques minutes la conscience exacte de ton être individuel. Durant ces secondes de dissolvante rêverie, il semble que l'âme s'en aille du corps et qu'elle devienne eau courante avec la rivière, flot dormant avec les lacs, feuillage frémissant avec la ramure des arbres, parfum végétal avec l'arome des fleurs, lumière vibrante avec le rayon du soleil. Quelquefois ce dépouillement de notre personne s'accomplit à l'occasion, non plus des choses, mais des autres hommes, et c'est alors toute une existence différente de la nôtre que nous épousons d'un coup, dans ses moindres détails, par une hallucination intérieure d'une rapidité prodigieuse. La fraîcheur d'un cloître traversé en passant ne suffit-elle pas pour nous faire revêtir par la pensée la robe de bure d'un religieux, et, avec cette robe, ses habitudes, ses sensations et jusqu'à ses idées? On devient un paysan, patient,

un étudiant feuillette un livre. Il reste ainsi plusieurs heures à jeter tour à tour les yeux sur la page commencée et sur la verdure frémissante, sur le ciel bleu, sur la rivière. Le grand air est indispensable à ce corps robuste comme il l'est aux plantes, comme il l'est aux libres animaux, et dans cet étudiant d'Oxford n'y a-t-il pas un peu de la beauté animale de ces jeunes Grecs dont nous admirions au Louvre l'harmonieuse vigueur, reproduite par le marbre des sculptures? Les statues d'athlètes intelligents qui se voient dans les musées antiques semblent plus admirables encore de vérité lorsqu'on est venu ici et qu'on a constaté avec sa propre expérience combien le mariage des violents exercices physiques et de la culture intellectuelle est fécond en splendeurs viriles. Chez nous autres, Français de la seconde moitié du siècle, trop souvent l'arbuste de la pensée grandit dans un terreau qui n'est pas assez riche. Les racines fendent le vase et l'arbuste est malade par l'excès même de son développement. Cet arbuste spirituel dont chaque feuille est une idée pousse ici en plein sol, et plus d'un pourrait dire comme le sage antique, parmi ces manieurs d'avirons et de livres savants : « Tout est en harmonie avec moi, nature, qui est en harmonie avec toi!...» -- Pendant combien d'heures cette parole sublime du plus grand empereur romain a-t-elle été vraie pour nous?